

A cela on leur a répondu, non par des raisonnements, mais par des faits. Comparant le Frère au maître d'école, la Sœur à l'institutrice, le Jésuite au professeur, on leur a demandé où était l'infériorité. Tableau saisissant que l'on devrait reproduire chaque jour de la façon suivante :

Dans quelle proportion se trouvent les écoles congréganistes par rapport aux écoles laïques ?—Elles sont un peu moins nombreuses.

Ont-elles moins de nominations ?—Elles en ont trois fois plus.

Sur les deux mille bourses mises au concours depuis trente ans, combien ont été obtenues par les Frères ?—1,547.

Combien par les laïques ?—494.

Que coûtent les Frères ?—De 7 à 900 fr.

Que coûtent les laïques ?—De 1,600 à 2,000 fr.

Quelle est la proportion des succès des Jésuites par rapport aux laïques ?—Ces succès sont dix fois plus grands.

Combien une seule de leurs maisons a-t-elle fait entrer d'élèves à l'Ecole de Saint-Cyr ?—1,284.—Combien à l'Ecole Polytechnique ?—458.—Combien à l'Ecole Navale ?—149.—A l'Ecole Forestière ?—59.—A l'Ecole Centrale ?—288.

Ces succès vont-ils en grandissant ou en diminuant ?—La rue des Postes qui, il y a vingt années, ne faisait recevoir qu'un élève à l'Ecole militaire, en fait recevoir quatre-vingts aujourd'hui.

Dans les Expositions de France et de l'étranger, les écoles congréganistes ont-elles la même supériorité ?—Médailles d'or pour l'agriculture et l'industrie ; médaille de première classe pour les beaux-arts ; diplôme d'honneur pour l'enseignement ; médailles de première classe pour la géographie et les sciences, etc., etc.

Eh bien, oui ! se sont écrits alors nos adversaires, poussés dans leur dernier retranchement. Oui, les religieux obtiennent plus de succès que les laïques. Mais ils élèvent mal. S'ils font des savants, ils ne font pas des hommes. Et le jour où, selon la parole de Gambetta, le jour où le pays appelle les citoyens élevés par ces maîtres, *"le jour où on veut leur parler de sacrifice, de dévouement à la patrie, on se trouve en face de natures amollies et débilitées."*

Telle est la nouvelle campagne inaugurée par toutes les feuilles de la démocratie.

Prénonçons les soldats improvisés de notre dernière guerre, et comparons ceux qu'anime le souffle démocratique avec ceux qu'anime la foi : par exemple, les zouaves de Charette avec les gardes nationaux de Paris.

Combien de gardes nationaux sont tombés pour la défense de la patrie ? Combien de zouaves ?

Combien de blessés ? Combien de morts ?

Ce n'est pas une affaire d'opinion, c'est un affaire de chiffres ! Chiffres officiels, qui sont bien autrement écrasants que ceux des Ecoles.

Ce n'est pas trois fois plus, comme pour les Frères ; ce n'est pas dix fois plus, comme pour les Jésuites ; ce n'est pas cent fois plus, cinq cents fois plus !... c'est une proportion que ma main se refuse à transcrire, et que je désespère les démocrates d'oser citer dans leurs feuilles !

Et comme mourir n'est pas tout, comme on peut croire encore que ces jeunes chrétiens ont été entraînés par l'hé-

roïsme d'un moment, il faut voir ce qu'ils disaient, la veille des combats, il faut lire ce qu'écrivaient et ces volontaires et ces braves officiers de l'armée.

"O mère, écrit Henri d'Adhémar, la bonne chose que l'enthousiasme, et que je voudrais servir une belle cause ! La seule pensée d'aller là-bas me fait bouillonner le sang. Vous pouvez compter sur ce que je vous ai promis ; car vous et moi nous sommes de la race des vaillants et des croyants..."—*Mort à Gravelotte.*

"Monsieur et cher amiral de mon cœur, écrit Edgard de Saisset à son père, je mûris sous le feu ; cela est beau, cela élève l'âme. Il me semble que je deviens un brave garçon complet. Ce soir, je prends possession de la plus belle batterie, c'est-à-dire de la plus périlleuse. Déjà quatre tués et douze blessés... Mes marins sont superbes ! Vive la France !" —*Mort au fort de Montrouge.*

"Vous savez ? j'ai une jambe de moins, dit le jeune prince de B..... à sa mère qui vient d'accourir. Ah ! même au prix de l'autre jambe, je n'aurais pas voulu demeurer inactif pendant cette campagne ! Nous autres, nous sommes doublement obligés : nous avons à servir la France et l'Eglise." —*Mort à Sedan.*

"Enfin, je suis soldat, écrit Antoine de Vesins. Maman a été mon premier colonel. Je mourrai sur champ de bataille en faisant le signe de la croix... Comme, dès aujourd'hui, je rêve la poésie de la guerre, les nuits passées à la belle étoile, les fatigues partagées avec les soldats, les bons rires, en face du canon... Puis, la croix, l'épaulette ! Enfin, mon âme remise à Dieu et mes vingt ans à la France..."

Puis, la guerre venue, quand Dieu l'exauce, et qu'à la tête de sa compagnie il est mortellement blessé : "Mon ami, dit-il à son sergent, cache leur bien ma mort, de peur de les décourager. Mais avant d'aller reprendre ta place de bataille, tourne ma tête du côté du combat, afin que je puisse voir si nous sommes victorieux."

Et comme en ce moment même un éclat d'obus vient lui broyer la jambe ; "Quelle chance ! dit-il en souriant ; si ma première blessure n'était pas mortelle, on serait forcé de me faire l'amputation."

"Mes amis, dit le capitaine d'Epinay, je vous ai appris à combattre en soldats, je vais vous apprendre à mourir en chrétiens... Portez armes ! présentez armes ! genou terre !

Et après avoir reçu le viatique devant ses soldats agenouillés :—Maintenant, enfants, debout, en avant au feu !"

Et pendant que ses hommes recommencent la lutte, le capitaine recommande à Dieu ses six enfants, déjà orphelins de leur mère.

"Priez pour nous, qui allons mourir pour vous, dit un mobile breton aux passants qui se moquent de sa bannière."

Et comme ceux-ci continuent à sourire :

"Oui, bourgeois, reprend le petit soldat, priez, priez pour nous qui allons mourir pour vous."

"Reprenez courage, dit le P. de Bengy à un tout jeune paysan effroyablement mutilé ; les docteurs assurent que votre état n'est pas désespéré."

—Mais, mon Père, je veux bien mourir ! dit l'enfant de la Bretagne, avec un regard d'indicible résignation.